

Le QUOTIDIEN

dimanche

« CHEMIN DE FER » DE VOLLARD

N° 135 - 2^e année

Prix : 4,00 F

Dimanche 19 août 1990

Jouez, jouez, camarades !

Un train qui arrive. Des hommes et des femmes en descendant au son de « C'est la lutte finale ». Distribution de tracts et de propagation de slogans « Réunion, département français », « Du pain, la paix, Vive la FRT ». C'est la révolution ? Non, messieurs-mesdames, c'est la Révolution ! Embarquez-vous... Destination : la Grande Chaloupe. Retour vers le passé. Celui de 1936, du front populaire.

VOLLARD vous offre un voyage. Dans l'espace, dans le temps, au travers des habitudes. On n'arrive plus maintenant chez Vollard avec sa voiture que l'on gare simplement devant l'entrée. On y va en train, guidé par des gendarmes en costume, d'époque. Première rupture avec le sacro saint traditionnel. Chez Vollard, on vous met tout de suite dans le bain, dans l'ambiance. Celle du chemin de fer, celle du Port, celle du cabaret. Celle de la Réunion de 1936. Avant même que le spectacle ne commence. Deuxième rupture. Et l'on vous plonge dans un passé récent, tumultueux, tonique. Un passé vrai, coloré et soumis au lifting de l'imagination de l'auteur. « Chemin de fer », c'est une reconstitution. Genvrin n'a rien oublié : les petits détails font plus vrais, comme cette presse qui tourne pour imprimer les tracts. Ni du passé, ni du présent. Éternels clins d'œil, aller-retour entre hier et aujourd'hui. Une manif des casseroles. Tiens, cela rappelle quelque chose ! Des projets tirés sur la comète, celle des transports, avec les partisans de la route en corriche et ceux du bon vieux autorail. Parenthèse, campée ici et là, comme pour exorciser quelques vieux démons pas si enfouis que cela dans la mémoire collective ou individuelle. Vieux démon, Léon de Lepervenché ? Oui, pour certains. Pour ceux qui n'avaient pas compris ce qu'il voulait, ceux qui n'admettaient pas que les temps changent. Lepervenché, saint laïc, communiste issu de l'aristocratie. Contraste.

Contraste aussi dans le jeu de l'acteur, Bernard Gonthier. Héros hésitant au départ, comme s'il cherchait sa place sur l'échiquier socio-politique, ce qui donne parfois au personnage une envergure un peu restreinte avant de prendre une autorité affirmée par la victoire de 36. Et Maman Paola. Delixia Perrine crève littéralement la scène. Une présence impressionnante, qu'elle joue la maquerelle ou la femme amoureuse, la mère ou la sympathisante communiste proche du docteur Papa, alias Dominique Carrère. Nuancé, mesuré, comme extérieur aux événements, paternaliste. Jeu discret épousant le rôle clair-obscur de Raymond Vergès.

Delixia Perrine crève la scène

Et toujours, Genvrin joue sur les contrastes, sur les oppositions. Comme un pointillé, comme l'incandescence revient la voix de Jasmin, le travesti. La voix de Térésa Small. Pure, à vous flaque des frissons. Chants à capella. Malgré le bruit des voitures lancées sur la quatre voies, bruit que l'on parvient enfin à oublier, fort heureusement. Pour ne se concentrer que sur ce qui se passe sur scène. Ou hors champ, comme pour le combat de rues. Sons et lumières. L'imaginaire fait le reste. Parfois les mots s'estompent au profit des notes. Comme toujours chez Vollard.

Spectacle vivant s'il en est, avec les aléas d'un décor in-situ à proximité d'habitations : les ré-

sidents traversent la scène pour rentrer chez eux. Un décor mobile, sur des wagons désaffectés, poussés quelques fois par les comédiens eux-mêmes. Vivant par une mise en scène qui exploite toutes les possibilités offertes (l'ancienne gare, les rails...). Vivant par le fait, devenu presque coutumier, d'un car avalé à l'entracte... sous le portait du Maréchal Pétain ! Et par l'animation offerte par l'association sportive et culturelle de la Grande Chaloupe. Vivant parce que Genvrin a su garder ce rail conducteur de la fête populaire, d'un bout à l'autre de la pièce. Vivant, bien sûr, car trois heures de représentation, entracte compris, il faut pouvoir assurer. Et ce qui fait la force de Vollard, c'est cette faculté d'adaptation, d'appropriation, qui fait que lorsqu'on va voir « chemin de fer », on ne va pas seulement voir une pièce de théâtre, mais un spectacle dans son intégrité.

Dominique BESSON

Paola : tenancière de cabaret au grand cœur.



Jasmin, genou à terre vers Paola : une voix extraordinaire.



Raymond Vergès (Dominique Carrère) et Léon de Lepervenché : rapports filiaux et antagonistes.



Chez Paola : le lieu de rencontres des marins, des cheminots et des tantines. (Photos Raymond WAE-TION)